

ECHOS DE TOULOUSE

Texte : Olivier Lauth

Que devient-on à Toulouse ? Par "on" je veux dire un gumiste, habitué à la sortie dominicale bleusarde. Par "on" je veux dire plus précisément nous, Catherine et moi. Catherine, c'est la fille Giudicelli, partie vers la cité rose rejoindre son doux à l'approche de l'automne dernier. Moi, je suis le doux en question, arrivé dans le sud-ouest l'automne précédent, ancien gumiste actif dans les années 80, retrouvant la montagne depuis peu, après avoir longtemps préféré les étendues marines.

Eh bien je vais vous le dire, à Toulouse on devient perplexe. Mais oui, c'était si simple en Ile-de-France : un regard sur le ciel, un autre sur le calendrier, j'y vais ou j'y vais pas ? La sortie à Bleau, ça ne demande pas de grandes supputations ; tandis qu'à Toulouse... Que fait-on ce week-end ?

- Moi, j'ai envie de grimper.
- Du vélo, ça me dirait plus.
- Y'a pas une sortie spéléo au GSPY ?
- Une sortie canyon, dimanche, en Ariège ?
- Alors samedi on grimpe au col de Lhers...
- ...on prend la tente, on ramasse de la lherzolite...
- ... et on les rejoint le lendemain. ?

La lherzolite est une roche plutonique rare, identifiée près de l'étang qui lui a donné son nom. Le GSPY, c'est le Groupe Spéléo des Pyrénées, où je me suis inscrit en arrivant à Toulouse. Ils pratiquent également canyon, ski de randonnée etc. Eh non, Georges, nous n'allons pas essayer de remonter l'antenne GUMS de Toulouse, il y a déjà une profusion de petits clubs, surtout de spéléo (mais ils pratiquent tous un peu de tout), et on s'est déjà fait plein de copains.

De la Spéléo

Pour les jours de pluie tenace, il y a trois salles de cinéma d'art et d'essai autour de chez nous (centre ville), mais la spéléo, dans les cavités fossiles, peut se pratiquer par tous les temps. Visiblement, ce n'est pas une activité de nana : à un entraînement de secours, il y en avait 3 sur 60 participants, et Catherine veut bien si c'est pas trop froid, pas trop humide, pas trop long, et s'il y a de jolies concrétions. Au GUMS, du temps où Jean-Michel Mariotton animait cette activité, j'avais déjà essayé d'y entraîner Danielle (celle des potins). Elle était venue une fois, et avait récriminé cela en alexandrins; C'était l'époque où on avait pas encore inventé John Tab, et je lui servais de victime. Et pourtant, amis qui l'ignorez, "la montagne est creuse" (c'est une citation de Robert De Joly en 1949), et l'activité reine, la seule, la vraie, la plus montagnarde, la plus mystérieuse, celle qui permet encore des premières en France en l'an 2000 sans être sportif de haut niveau, c'est la spéléologie ! Bon, d'accord, c'est de la provoque spéciale pour vous, amateurs de cimes vierges, immaculées, aux lignes pures... Car on traîne dans la boue, on transpire ou on caille, mais putain bordel, quel pied ! (l'auteur de ces lignes s'est relâché un bref instant, nonobstant quoi, voyez, il se reprend aussitôt) Quel bonheur d'être sous terre.

C'est comme être en montagne, ou en mer, ou sur un plateau de théâtre, ou au fin fond de ses rêves, mais avec quelque chose de plus, ou de moins, ou d'avec, palsambleu, d'avec... Voilà, être sous terre, c'est être avec, tout simplement, mais c'est bien sûr, et avec quoi, vous allez dire ? Ben, vous n'allez qu'avez boire vous même, quoi, s'il faut tout vous dire, pourquoi croyez-vous qu'on y va, nous, dans ce fichu endroit sombre et froid ? Parce qu'on cherche, nous ; on nous a dit que c'était super, donc on va voir qu'est-ce qui est super, et comme on ne trouve pas et qu'on transpire et qu'on caille, on y retourne, et comme on ne trouve toujours pas et qu'on a encore froid, on y retourne encore, et on sait même plus pourquoi, mais c'est ça qu'est super, parce que dans la misère on se tient les coudes (même si en rampant c'est pas commode), on cherche ensemble, et ça passe le temps, comme dirait ma grand-mère que j'ai pas connue, et c'est toujours ça de pris. Et puis la douche au retour, hein, ça au moins... Bon, vous l'avez compris, nous pratiquons, avec un certain plaisir, l'exploration souterraine.

Les secours, en spéléo, ne sont pas effectués par des professionnels, lesquels sont en trop petit nombre. Les sauvetages sont pilotés par la société de secours, constituée par des spéléologues volontaires. Chaque année, des exercices d'entraînement sont organisés, dont une simulation en condition réelle associant pompiers, C.R.S. de montagne, SAMU et simples spéléologues. C'est ainsi que je me suis retrouvé, en compagnie de 3 pompiers et de 2 espagnols, pour une douzaine d'heures sous terre, à équiper une tyrolienne au-dessus d'un gouffre, porter une civière dans des méandres (une civière chargée d'un volontaire, bien sûr), à manipuler un poste NIKOLA (à ondes traversant la roche mère) dans le sérieux et l'allégresse. Il faut vraiment que je me mette à l'espagnol, me suis-je dit, alors que parti chercher des sacs avec Alfredo, nous hésitions par gestes et sourires sur le cheminement à prendre à un croisement de galeries. Ce que je m'étais déjà dit au printemps dernier, à la dent d'Orlu, croisant une cordée de barcelonnais possédant un topo de notre voie beaucoup plus précis que le nôtre.

Alpinisme, canyon, etc...

La dent d'Orlu, dites-vous ? Mais oui, ce "joyau de l'Ariège" (sic), 3 faces exploitables, de granite ou gneiss, plus de 25 voies, de AD à ED, de 150 à 920 m... Pour le moment, nous n'avons effectué que la classique de la face Est, "Supersé", D, 300m, dans laquelle nous avons observé un magnifique iris endémique (farpaiement !).

Mais dès que nous aurons un peu plus d'entraînement, hum, hé hé... enfin, n'en parlons pas encore, mais vous voyez, on escalade tout de même de temps en temps, on a des projets,

et si vous voulez grimper dans l'Ariège, on peut vous filer quelques tuyaux. Par exemple, où enchaîner à Noël une traversée en raquettes avec réveil sous-la-tente-sur-la-neige-dans-la-tourmente avec escalade au-soleil-en-short-et-tea-shirt le lendemain, en 7 longueurs et à 25 min de chez nous (enfin, de l'appartement à Tarascon dont on me prête les clés).

Un truc bizarre que je n'ai pas très bien compris, c'est pourquoi Catherine n'a plus d'objections dès que la spéléologie se pratique à ciel ouvert. En canyon, finalement, on a beaucoup plus froid. En tout cas, on devine très vite pourquoi il faut impérativement s'allonger dans les toboggans "à surprise" (s'achevant en saut), combien il est nécessaire d'être rapide dans les rappels sous cascades, et à quoi sert le sifflet dans une chute tortueuse et mugissante, envoyé en tête sur une corde dont on ne voit pas l'extrémité.

Le charme du Hors Saison

Mais le charme, le vrai charme de vivre à Toulouse, finalement, n'est peut-être pas tant la découverte de nouvelles activités et de nouveaux amis. C'est plus simple, plus discret : tout bonnement la possibilité d'être en montagne à mi-saison, quand les couleurs sont les plus belles, mariant les premières neiges avec les arbres d'automne dans un paysage où il y a si peu d'humains que, forcément, lorsqu'on en croise, on s'arrête, on discute. Evidemment, la solitude apporte un peu plus d'engagement à la moindre randonnée. Je ne vous raconterai pas le Pic de la Calabasse, lorsque perdus dans le brouillard Catherine optait pour une direction à 180° de la mienne. Ni une grande traversée par le Pic de Bacanère où, à l'heure du crépuscule, nous nous retrouvâmes devant une rivière à gué... carapaçonnée de glace (vivent les crampons, portés 10 heures et utilisés 5 minutes...) Bien sûr, dès qu'il y a de la

neige en quantité, nous avons les ARVA. Mais lorsque nous sortons à deux, vu que c'est bibi qui porte la pelle et la sonde, comment fera bibiche si bibi est sous la coulée ? Bien sûr, c'est réconfortant de savoir qu'elle pourra tout de même localiser mon cadavre, et de toute façon, elle emporte toujours le double des clés de la voiture, et puis même, il paraît qu'avec la force du désespoir les femmes sont capables de griffer la neige sur plusieurs mètres d'épaisseur rien qu'avec leurs dents. Enfin, on reste prudent, voire craintif, on ne sort que par risque 0 ou moins, c'est à dire quand les raquettes sont moins lourdes à porter que les skis – (oui, il a fallu s'équiper en matériel, heureusement que j'ai été augmenté !).

Les 12 et 13 mars 2000, un car entier d'entre vous se déversait dans nos montagnes. J'ai pu vous voir, vous toucher, vous n'aviez pas trop mauvaise mine, pous des gens de la capitale, et c'était gentil de nous rendre visite, d'oublier un instant vos sempiternelles Alpes. Les Alpes, c'est où déjà ? C'est un peu loin pour moi, et puis je ne parle pas le japonais. Mais j'étais tout content d'être avec vous, même si c'était dans un endroit un peu surpeuplé (nous en avons quelques-uns dans les pyrénées, tout de même, le progrès vient jusqu'à nous), et nous récidiverons les 3 et 4 mars prochain.

Ciel ! Horreur ! Devenirais-je "régionaliste" ? Non, je blaguais, d'ailleurs ce n'est pas le propre du toulousain : il y a ici beaucoup d'anciens parisiens, et il pleut plus souvent qu'en Ile de France. En revanche, si je deviens ariégeois, je hocherà peut-être la tête, en voyant des "31", ces gens de la ville venant s'aérer dans nos montagnes...

Provincialement votre,

Olivier Lauth

Glané sur la toile : Le principe de précaution

Souvent, quand il est question de protection des oiseaux ou des plantes on nous invoque le «Principe de précaution» pour nous dire, par exemple: on ne sait pas si l'escalade va nuire à telle plante qui pousse à côté des falaises, on ne sait pas si le vanneau huppé ne va pas pâtir de la présence d'escaladeurs sur la falaise voisine, donc on applique le Principe de précaution, donc on interdit.

Or que dit le principe de précaution?

Voté dans la Loi Barnier de 1995, il dit:

«L'absence de certitude ne doit pas retarder l'adoption de mesures effectives et proportionnées pour prévenir des dommages graves et irréversibles».

Je viens de retrouver ce texte dans le Monde Diplomatique de Septembre 2000 (à propos de la vache folle et des OGM), j'en avais eu aussi le texte officiel il y a deux ou trois ans (égaré...) et on me l'avait rappelé lors des Rencontres associatives de Ségur (colloque annuel organisé par le ministère de l'Aménagement et de l'Environnement à l'intention des associations environnementales).

Il faut donc bien noter trois conditions à cette application, conditions qui sont parfois négligées par certains de nos opposants:

- ✚ mesures proportionnées
- ✚ dommages graves
- ✚ dommages irréversibles.

Et ce n'est pas SOIT graves, SOIT irréversibles, mais à la fois graves et irréversibles. Donc, si une pratique (ou une industrie) cause des dommages graves mais non irréversibles elle ne tombe pas sous cette loi. Ainsi, détruire une forêt qui pourra repousser, nuire à la nidification d'un couple d'oiseaux qui par ailleurs se reproduisent correctement, ce sont des choses graves mais pas irréversibles. De même, aménager un site sportif (d'escalade ou autre) est sans doute irréversible à l'échelle humaine, mais par forcément grave du point de vue environnement ou social.

Dans ces deux cas, le principe de précaution ne s'applique pas. Quant aux mesures, s'il est certain que détruire un couple d'aigles de Bonelli (espèce en voie de disparition totale) est un dommage grave et irréversible (je n'en dirais pas autant pour le faucon pèlerin ou le vautour fauve), une mesure qui interdirait toute activité de pleine nature (escalade, rando, kayak et pétanque) à 500 km à ronde serait disproportionnée.

On ne pourrait donc invoquer le principe de précaution pour une telle mesure.

Même si certains y songent.



Daniel Taupin